

Histoire de la philosophie

04 L'épistémologie de Platon

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Cet après-midi, nous nous intéressons à Platon. Pour les deux prochaines semaines, je suivrai le plan général suivant : nous commencerons par son épistémologie, puis nous examinerons sa célèbre théorie des formes, que le nominalisme réfute précisément. Nous verrons ensuite comment cela influence sa conception de Dieu et du cosmos, puis sa conception de l'âme humaine, et enfin la vie bonne. Éthique, philosophie sociale, etc.

Pour aborder la pensée de Platon, revenons aux présocratiques et aux sophistes, et plus particulièrement à deux courants de pensée qui s'y sont développés. Le premier concerne la cosmologie pré-scientifique, l'idée d'un ordre naturel global qui, pour les sophistes sceptiques, soulevait des questions quant à la possibilité même de connaître la réalité des forces qui gouvernent la nature. Cette question épistémologique émerge donc grâce aux efforts de la cosmologie pré-scientifique.

L'autre axe de réflexion que nous avons mis en avant concernait la notion d'ordre moral : la cité-État et son système de justice, ainsi que l'organisation morale de la vie individuelle. Or, cela soulève également des questions épistémologiques, des questions relatives à la connaissance morale.

Peut-on réellement connaître la vérité objective en matière éthique ? Ou sommes-nous à nouveau pris au piège de la confrontation entre prétentions de connaissance et simple opinion ? Existe-t-il des idéaux moraux universels, ou sommes-nous condamnés à une situation relativiste où chaque individu sert de mesure à toute chose ? Protagoras, vous vous en souvenez. Ainsi, que l'on adopte l'approche de la cosmologie scientifique ou celle de l'ordre moral, les mêmes questions relatives à la connaissance et au scepticisme se posent chez les sophistes et, bien sûr, dans la tentative de Socrate de réfuter leur pensée. Platon hérite de ce débat de Socrate, qu'il aborde les vertus, son souci principal du perfectionnement de l'âme, l'organisation de la cité dans ses écrits politiques, ou encore la cosmologie et l'ordre de la nature, comme il le fait en certains passages.

Dans tous ces domaines, la même question se pose : comment en être certain ? Comment dépasser les divergences d'opinions ? On constate que la réflexion initiée par Socrate, à savoir l'opposition entre rhétorique et dialectique, trouve un écho particulier dans la pensée de Platon. Cette semaine, vous lirez notamment le *Mino* de Platon.

Ce dialogue en particulier, le *Mino*, aborde le cœur même de cette question et permet de comprendre son lien avec les enjeux éthiques. La question centrale du

Mino, celle que se posent encore aujourd'hui – je pense que tous les parents se la posent, et j'espère que la plupart des éducateurs aussi – est la suivante : la vertu peut-elle s'enseigner ? On parle toujours de formation du caractère, d'éducation morale et de développement moral. En substance, c'est cette question que le Mino explore : la vertu peut-elle s'enseigner ?

Il devient évident, bien sûr, qu'enseigner quelque chose suppose, en principe, une certaine connaissance du sujet. Ainsi, lorsqu'il demande : « La vertu peut-elle s'enseigner ? », Platon fait poser à Socrate, le personnage principal, la question intermédiaire suivante : « Qu'est-ce que la connaissance ? Et, à la lumière de cela, la vertu peut-elle s'enseigner ? » Le dialogue s'achève sur une note d'ambiguïté. Car, bien entendu, les sophistes, avec leur rhétorique, ne peuvent rien enseigner puisqu'ils ne possèdent que leurs propres opinions, mais la rhétorique n'enseigne pas la vertu, du moins entre les mains de ces sophistes peu vertueux.

Mais ceux qui devraient savoir ce qu'est la vertu – les personnalités intègres, les dirigeants civiques et les parents – eh bien, il semble qu'ils n'aient pas été très efficaces pour l'enseigner. Voyez le genre d'enfants qu'ils ont, les fils qui grandissent chez eux. Alors, la vertu peut-elle s'enseigner ? Bien sûr, l'éducation morale ne se limite pas à la simple transmission de connaissances sur ce qu'est la vertu.

Même en ce qui concerne une vertu particulière, comme les vertus grecques classiques de tempérance, de courage, de sagesse et de justice, le développement moral ne se limite pas à la simple connaissance de l'essence de chacune de ces vertus. Et dans le Mino, Platon n'aborde pas ce « plus ».

Il en parle un peu dans la République et ailleurs. Mais la question est posée, et l'on est aussitôt plongé dans l'épistémologie. Or, ce que je souhaite faire, c'est élargir le champ d'étude au-delà du Mino.

Et pour commenter brièvement divers sujets abordés par Platon, tant dans le Mino que dans d'autres dialogues sur l'épistémologie. Vous trouverez ces sujets dans le Mino, dans l'extrait du Banquet et dans l'extrait du Phédon. Ce sont les trois dialogues que nous étudierons cette semaine.

Dans les trois cas, la distinction entre connaissance et simple opinion est manifeste. L'opinion repose sur l'expérience. L'expérience est fondamentalement une question de perception sensorielle.

La perception sensorielle des choses particulières du monde dans lequel nous vivons. Et, comme le souligne Platon, certains de ses prédécesseurs avaient une conception relative de la perception sensorielle, c'est-à-dire relative à l'état des organes des sens.

Cela dépend de l'état et de la position de l'objet que vous observez. Et, bien sûr, les objets évoluent constamment à certains égards. L'état de l'objet est donc primordial.

En d'autres termes, la perception sensorielle ne nous livre pas une connaissance immuable de vérités immuables. Elle tend à nous fournir une conscience relative variable de particularités changeantes. Voyez-vous ?

Par conséquent, les opinions accumulées fondées sur l'expérience ne sont tout simplement pas fiables. Or, dans un autre de ses dialogues, le *Thaïtète* (et tous ces dialogues portent le nom de personnages qui y apparaissent, du moins pour la plupart), il examine diverses possibilités.

Si la connaissance n'est pas la perception sensorielle, pourrait-on se contenter d'une simple précision : la connaissance est la vérité que nous acquérons, des opinions justes, non erronées, mais fondées sur la perception sensorielle ? Serait-ce possible ? Or, le débat soutient que non, même cette définition n'est pas pleinement satisfaisante et immuable. Elle est trop sujette au changement.

Comment savoir ce qui est vrai si cela repose uniquement sur des perceptions sensorielles ? Se pourrait-il alors que la connaissance soit une opinion vraie fondée sur l'expérience sensorielle, une opinion vraie accompagnée d'une explication de sa véracité ? Mais cela soulève évidemment de nombreuses questions. Quelle explication peut-on donner autrement que par la perception sensorielle ? Ce qui serait un raisonnement circulaire, n'est-ce pas ? La question se pose donc : si notre seul repère est l'expérience, et que celle-ci ne produit qu'une opinion, il nous est difficile de parvenir à une conclusion définitive.

Ou, pour reprendre la métaphore de Platon, l'attacher. Il utilise d'ailleurs cette métaphore dans le *Mino*. L'opinion, la vraie opinion, peut se révéler utile dans des situations pratiques, comme pour éviter les chars en traversant la rue.

Cela peut convenir pour les tâches quotidiennes dans le monde des détails. Mais il faut vraiment l'attacher. C'est tout, comme un cheval.

Elle s'égarera si elle est laissée à elle-même. Il faut la lier. Et ce qui permet de lier une opinion, c'est la dialectique.

Dialectique. Ainsi, quelles que soient les figures de rhétorique employées pour défendre ses opinions, celles-ci ne restent ni figées, ni ancrées, ni solidement fixées, quelle que soit la métaphore choisie, sans dialectique. Or, cela soulève la question : qu'est-ce que la dialectique ? On peut l'aborder de différentes manières.

La dialectique, c'est en fait pousser une réflexion jusqu'à une conclusion valable en tout temps et en tout lieu. Autrement dit, c'est dépasser les limites d'une perspective temporelle ou d'un état particulier.

Il s'agit de dépasser la relativité des différents organes sensoriels, dont l'acuité varie selon les moments. Il s'agit de dépasser la relativité de la perception sensorielle pour atteindre une vérité immuable. Et lorsqu'il parle de dialectique, il l'associe souvent à ce qu'il nomme la réminiscence.

Réminiscence. Car la manière dont la dialectique révèle la vérité ressemble beaucoup à la manière dont on se souvient de quelque chose qu'on a oublié. Vous savez comment cela se passe.

Vous ne vous souvenez tout simplement pas d'avoir rencontré telle ou telle personne. Mais ensuite, tandis que je la décris, que je vous parle de certaines de ses manières, et que je commence peut-être à décrire l'occasion de votre rencontre, oh, comme on dit, les souvenirs commencent à revenir. Et même si ce n'est pas clair au départ, vous vous dites : « Ah oui, maintenant je commence à me souvenir, à me rappeler. »

La dialectique produit cet effet, à ceci près qu'il ne s'agit pas de se remémorer des expériences particulières. La dialectique provoque un véritable rappel, permettant de se souvenir de vérités immuables connues dans une existence antérieure.

Oui, vous voyez, nous y reviendrons plus tard , mais Platon croyait en la préexistence de l'âme. La préexistence de l'âme. De sorte que l'on vient au monde avec une certaine connaissance innée.

Inné au sens littéral, inné. On naît avec certaines idées latentes dans l'esprit. Latentes en ce sens qu'on n'en a pas conscience.

Jusqu'à ce que la dialectique vous permette de vous en souvenir. La dialectique facilite donc la remémoration des connaissances innées d'une existence antérieure de l'âme. Vous connaissez peut-être la célèbre analogie de la caverne de Platon.

Stumpf en parle. Mais Platon, dans sa République (qui ne tire pas son nom d'un personnage), traite de la cité-État idéale. Dans la République, il compare l'âme, dans cette vie, à un prisonnier dans une caverne.

D'accord ? Le prisonnier est ligoté de telle sorte qu'il ne peut regarder que vers le fond de la grotte. La lumière du soleil filtre à travers les barreaux. Un feu brûle à l'entrée de la grotte, projetant une lueur vacillante.

Des ombres se projettent alors sur le mur devant le prisonnier. Sans cesse changeantes, jamais fiables. Impossible de les cerner, de les clouer au sol, de les attacher.

D'accord ? Pendant ce temps, vos ravisseurs, le visage renfrogné, un gros bâton à la main, font les cent pas, projetant des ombres toujours plus grandes sur le mur devant vous. L'âme est prisonnière du corps. Né dans cette vie, vous êtes prisonnier de votre propre naissance.

De ce fait, vous êtes incapable de voir la réalité telle qu'elle est, là-bas, dans le monde réel, comme vous le dites. Vous ne percevez que des ombres vacillantes, bien loin de la réalité. Un monde d'apparences changeantes, relatives et trompeuses.

Vous souffrez d'amnésie. Je suppose que c'est ce qui vous a fait l'effet d'un coup. Vous souffrez d'amnésie.

Vous ne vous souvenez de rien. À moins, bien sûr, que quelqu'un ne commence à poser les bonnes questions de manière dialectique pour faire émerger une prise de conscience. Et alors, le souvenir commence à se manifester.

Il est donc possible qu'une personne soit libérée de ces chaînes et puisse au moins se retourner et faire la connaissance de ses anciens ravisseurs, ainsi que de la réalité de cette grotte, de ce qu'elle représente. Mais cela reste encore très flou. Ce n'est que lorsque nous parvenons à sortir de la grotte et à voir les choses que nous apprenons à connaître la réalité .

Ce que Platon décrit, c'est donc un schéma selon lequel il existe deux royaumes de l'être. Deux royaumes de l'être. Un royaume des particularités physiques.

Un royaume de vérités universelles. La réalité. Les vérités universelles.

Voilà ce que nous devons savoir. Il s'agit simplement du domaine de l'opinion. Et d'une manière ou d'une autre, même durant notre vie, nous devons nous engager dans une dialectique qui nous permette de penser plus haut plutôt que de nous contenter des détails terrestres.

Cela requiert une approche dialectique. Coincé dans la caverne, il ne vous reste qu'à recourir à une rhétorique pour sauver la face. Ainsi, dans le Mino , on découvre que Platon parle de connaître par la réminiscence l'essence universelle et immuable des choses.

À l'instar de l'essence même de la vertu. Tout souvenir peut être évoqué par l'examen de cas particuliers , d'exemples précis, mais la dialectique ne consiste pas en une généralisation empirique à partir d'une multitude de cas particuliers . La

généralisation empirique ne permet pas d'atteindre l'essence des choses, mais seulement des similitudes, dont certaines peuvent être fortuites et superflues.

faut donc dépasser la perception sensorielle et la généralisation empirique pour penser de manière abstraite, en faisant abstraction de tous ces détails, à la nature essentielle des choses. La dialectique commence donc généralement par une hypothèse sur l'essence d'une chose. Dans la République, comme je l'ai mentionné précédemment.

La question est : qu'est-ce que la justice ? La discussion s'amorce donc par des hypothèses sur la nature de la justice, proposées notamment par Thrasymaque. C'est par l'analyse de ces hypothèses sur l'essence de la justice que la dialectique se rapproche progressivement de la vérité. Dans le Phédon, Platon utilise le concept d'égalité comme exemple.

Comment déterminer que deux bâtonnets, deux morceaux de craie, ou même deux bâtonnets d'encre sèche (ou de craie liquide, comme on dit) sont de même longueur ? En les regardant, comment le savoir ? Impossible. On ne peut pas affirmer qu'ils sont de même longueur sans avoir préalablement une notion d'égalité, sans comprendre ce que l'on affirme.

Autrement dit, un jugement comme « ces deux bâtons sont de même longueur » présuppose une conception non empirique de l'égalité, qui peut être évoquée en parlant de deux bâtons de même longueur, mais qui n'est pas, en tant que telle, une propriété empirique. Deux objets physiques ne sont jamais jamais parfaitement identiques. Exactement la même chose, après tout. Donc, l'exemple donné concerne des choses de longueur égale, d'accord.

C'est donc en gardant cela à l'esprit que nous avons cette estampe de la République de Platon. Permettez-moi d'en mentionner un autre. Dans le Banquet, vous constaterez qu'il établit une distinction entre la beauté, l'essence de la beauté, la beauté idéale (avec un grand B) et les belles choses particulières.

Les choses particulièrement belles sont des objets de perception sensorielle. La Beauté, l'idéal, avec un grand B, est appréhendée, comme il le dit, par l'œil de l'esprit. On voit avec son esprit.

Vous voyez ce que je veux dire ? Vous savez comment on dit souvent ça ? On suit une démonstration mathématique, la conclusion apparaît clairement, et on se dit : « Ah oui, je vois ce que j'aurais dû faire. » Oui, voir de manière abstraite, non pas en référence à des détails sensoriels, mais en référence à un raisonnement abstrait. Vous voyez ? On le répète sans cesse .

Voyez cet extrait de La République. Tout le monde en a un exemplaire ? Bon, il est tiré du Livre VII de La République, dans le passage où apparaît l'analogie de la caverne. « Imaginez, dis-je, qu'il existe ces deux entités. »

L'un règne sur l'ordre intelligible, l'autre sur le monde de la vue, c'est-à-dire le monde sensoriel. Donc, voici le monde sensoriel, le monde de la vue et des autres sens, et voici le monde intelligible.

Bien, le monde intelligible et le monde sensible. Le visible et l'intelligible. Représentons-les maintenant, en quelque sorte, par une ligne divisée en deux sections inégales.

Deux segments inégaux, d'accord ? Allongez celui-ci un peu plus. Et recoupez chaque segment dans les mêmes proportions, d'accord ? Et vous obtenez une ligne divisée en quatre parties, la fameuse droite divisée de Platon. Voilà.

La partie visible et la partie intelligible, et comme expression du rapport entre leur clarté et leur obscurité relatives, vous aurez, comme une partie du monde visible, les images. Les images. C'est-à-dire les ombres, les reflets dans l'eau ou sur les surfaces, des choses de ce genre.

Images, ombres, illusions, hallucinations. Des imaginations, si vous préférez, où l'on fantasmait sur quelque chose, où l'on se représente mentalement quelque chose qui n'existe pas physiquement. D'accord.

La deuxième section suppose que ce dont il s'agit est une ressemblance ou une image, c'est-à-dire les animaux, les plantes et toute la catégorie des objets fabriqués par l'homme. Donc, ici, vous avez des détails physiques. D'accord, des détails physiques.

D'accord. Et ensuite, dans la région supérieure, on fait quelque chose de similaire. On établit une distinction, comme il le dit, de sorte qu'il existe une section que l'âme est contrainte d'explorer en traitant comme des images les choses imitées dans la division précédente et au moyen d'hypothèses, d'images et d'hypothèses, à partir desquelles elle parvient à la conclusion.

Et une autre section où l'on passe de l'hypothèse initiale au principe de départ. Bon, voilà donc, si vous voulez, les premiers principes. D'accord.

Et c'est là qu'intervient le raisonnement et l'inférence. Il souligne ensuite que c'est dans ce domaine du raisonnement et de l'inférence que s'inscrivent les mathématiques, qui consistent précisément à faire des inférences, à raisonner constamment, afin de faire émerger des objets mathématiques, comme les relations mathématiques, l'addition, etc. Mais comme nous le savons depuis la géométrie

euclidienne, tous les systèmes mathématiques et toutes les inférences reposent sur des principes premiers.

Premiers principes sous-jacents à l'inférence. Bien. Il nous faut donc maintenant distinguer les différents types de conscience.

D'accord. Si vous considérez ces images comme réelles, c'est ce que l'on appelle une illusion. Ce qui concerne les particularités physiques, c'est ce que l'on appelle la perception sensorielle.

Voilà les deux sortes d'opinion. Doxa, mot grec. Opinion, apparence.

L'apparence, du grec « doceo ». Et ici, on a bien sûr le raisonnement déductif. La déduction, ce genre de pensée.

Et ici, la connaissance des principes premiers s'acquiert par la dialectique. La connaissance des principes premiers par la dialectique. Bon, c'est donc ce qu'il introduit.

À mi-chemin de la deuxième page de ce document, il aborde la dialectique. Par « l'autre partie de l'intelligible », j'entends ce que la raison saisit, la puissance de la dialectique. Or, qu'est-ce que la dialectique ? Elle considère ses présupposés non comme des commencements absolus, mais comme des hypothèses, des fondements, des bases, des tremplins qui lui permettent d'atteindre ce qui ne requiert aucun présupposé et qui est le point de départ de tout.

Et après avoir atteint ce but, il s'agit à nouveau de saisir les premières dépendances et de procéder ainsi jusqu'à la conclusion. C'est la dialectique. Et il poursuit.

Ce n'est pas une mince affaire que vous envisagez. Je comprends que vous considériez la réalité et l'intelligible envisagés par la dialectique comme quelque chose de plus vrai et de plus exact que l'objet des arts et des sciences, dont les présupposés sont arbitraires. D'accord.

Ceux qui les contemplent sont contraints de recourir à l'entendement et non aux sens. Ils remontent aux origines, aux fondements de l'étude. Et puis, au sommet de 747, votre interprétation est suffisante pour que, pour répondre à ces quatre sections, vous ayez une raison intellectuelle pour la plus élevée, une compréhension ou une réflexion approfondie pour la deuxième, une croyance ou une croyance perceptive pour la troisième, une pensée visuelle, une conjecture ou une illusion si vous la considérez comme la réalité pour la quatrième.

D'accord. Les deux autres paragraphes sont donc ajoutés plus loin dans le texte. La dialectique n'est-elle pas la seule démarche d'investigation qui se dispense

d'hypothèses et accède directement au principe premier ? Il est vrai que lorsque l'esprit est plongé dans le borbier barbare des mythes orthiques, la dialectique le retire avec douceur, le guide vers la lumière, en s'appuyant sur les études et les sciences que nous avons énumérées, et ainsi de suite.

Et dans ce qui reste, nous appelons dialecticien celui qui est capable de rendre compte de l'essence de chaque chose. Ne diriez-vous pas que celui qui en est incapable, même s'il est capable de se rendre compte à lui-même et aux autres, ne possède pas pleinement la raison et l'intelligence en la matière ? Mais celui qui en est capable, ainsi de suite, est différent. Remarquez donc la description qu'il donne dans le dernier paragraphe.

Comme au combat, affrontant l'épreuve de toutes les difficultés, s'efforçant d'examiner toute chose selon la réalité essentielle et non selon l'opinion, il persévère sans faillir dans son raisonnement. Celui qui est dépourvu de cette force ne connaît ni le bien en soi, ni aucun bien particulier . Ainsi, la dialectique est l'analyse de l'argument et de l'idée, la recherche de la cohérence, la recherche de ce qui ne présuppose aucune question, de ce qui est exempt de présupposés, l'examen rigoureux et incessant, la confrontation à chaque objection, à chaque adversaire, à chaque contre-argument .

Vous voyez ? Et si elle résiste à l'épreuve d'une dialectique rigoureuse, honnête et implacable, alors vous pouvez être quasiment certain d'avoir saisi la vérité. Vous voyez ? Voilà la conception platonicienne de la dialectique. Et, avec le reste de ce que nous avons vu, elle nous éclaire sur sa conception de la connaissance.

Tu comprends ? Qu'en penses-tu ? Des commentaires ? Des questions ? Oui, David. Oui, on y reviendra plus tard . Il semble penser que ce n'est qu'à la mort que l'on accède à la pleine vision du soleil, qui, dans cette analogie, représente la réalité ultime, la source de l'être, la source de la lumière.

Oui. Cette pleine compréhension vient donc plus tard. Et, incidemment, elle devient la base du développement de certaines traditions mystiques lorsque le platonisme est intégré à la tradition judéo-chrétienne et que le soleil est assimilé à Dieu.

Alors, la vision de Dieu, la vision mystique, voyez-vous. Est-elle possible dans cette vie ? De façon limitée ? Est-elle réservée à l'au-delà ? Absolument, oui. Oui, Karl.

Oui, je crois qu'il dirait que nous vivons dans un monde d'images, d'illusions, de détails. Nous ne revenons tout simplement pas aux principes fondamentaux. Notre société ne repose pas sur la connaissance d'un bien ultime, éternel et immuable, mais sur une sorte de contrat social.

Oui. Oui, je pense qu'il parlerait ainsi. Ce ne serait pas la république idéale de Platon dans laquelle nous vivons.

D'accord. Oui, Jason. Non, pas Jason, c'est bien ça ? Tim, d'accord.

Oui. Exactement. Oui, il le fait.

Nous l'examinerons plus en détail lorsque nous aborderons la question de l'âme humaine. Le fado que vous lisez actuellement fait partie du fado complet, qui présente tout un ensemble d'arguments en faveur de la préexistence et de l'immortalité de l'âme. Vous savez peut-être, d'ailleurs, qu'aux premiers temps de l'Église, trois conceptions s'affrontaient quant à l'origine de l'âme individuelle.

Soit la conception platonicienne selon laquelle elle préexistait, soit celle selon laquelle elle était reproduite d'une manière ou d'une autre par la procréation physique, soit encore celle selon laquelle elle était une création spéciale de Dieu à un stade du développement fœtal. Curieusement, la première conception était caractéristique de Platon et de l'influence platonicienne. La seconde, quant à elle, était plus répandue chez les stoïciens.

Et le troisième semble avoir été introduit séparément. Ainsi, l'histoire de la théologie est très redevable à la tradition grecque. Vraiment très redevable.

Mais nous y reviendrons lorsque nous aborderons la question de l'âme humaine. Oui, Tim. Qu'est-ce que le souvenir ? Oui.

D'accord. La réminiscence dialectique des idées innées. Oui, la dialectique est le moyen, la méthode employée.

D'accord ? Cela facilite la remémoration des idées innées concernant ces principes premiers. Vous comprenez ? Ainsi, la remémoration consiste à voir avec les yeux de l'esprit, tandis que la dialectique est la manière dont nous mettons notre esprit en condition de pouvoir voir. D'accord ? En quelque sorte, la dialectique consiste à focaliser l'esprit.

Concentre- toi. Jess. Ouais.

Oui. Non, si l'on se réfère aux divergences en matière d'éthique, apparues chez les présocratiques, ce sont ces divergences que Platon qualifierait de présentes ici. Autrement dit, si l'on comprend les premiers principes de l'ordre moral, il nous faudra réfléchir au principe de justice.

Et il tente de définir la justice à la suite d'une réflexion dialectique menée dans la République. Mais en attendant, à quoi s'intéressaient donc certains poètes grecs

lorsqu'ils ne se préoccupaient pas de l'ordre moral de la justice ? Vous voyez ? Que recherchent les sophistes ? De quoi parlent-ils ? Eh bien, parmi les sources dont nous disposons, prenons à nouveau Démocrite. Il disait : « Soyez sages, usez de votre intelligence, mais pour assurer le plaisir plutôt que la souffrance. »

Pour réussir. Pour profiter de la vie. Pour aller de l'avant.

Voilà donc le genre de valeurs représentées ici-bas. Les valeurs associées à ce monde. On comprend dès lors, je suppose, pourquoi cela a exercé une telle fascination sur la pensée religieuse.

Chrétien, juif, puis musulman. Vous voyez ? C'est comme si Platon disait : attachez votre affection aux choses d'en haut, et non à celles d'en bas. Oui.

Et lorsqu'on aborde les Pères de l'Église primitive, on constate que Platon fut leur principal recours pour résister aux critiques non chrétiennes durant les trois ou quatre premiers siècles. De fait, je pense que, grâce à son assimilation par la pensée chrétienne, le platonisme exerça une influence philosophique dominante au sein du christianisme jusqu'aux alentours de 1100 ou 1200. Oui.

Et son attrait est évident. Vous avez mentionné Alan Bloom la semaine dernière. Oui.

Il a suggéré le postcolonialisme. Oui. Eh bien, je pense qu'Alan Bloom nous invite à renouer avec le type d'éducation libérale qui fait la renommée de l'Université de Chicago, à travers l'étude des classiques.

Autrement dit, alors qu'il reproche à l'étudiant contemporain de parler comme si la vérité et le mensonge, le bien et l'injuste n'existaient pas, à la fin de son ouvrage, lorsqu'il expose ses solutions pour notre société et l'éducation, il préconise de relire tous les classiques, depuis les Grecs. Pourquoi ? Parce qu'on n'y trouve pas un ensemble de valeurs immuables. Au contraire, en étudiant les grands classiques, on découvre une grande diversité d'idées.

Un pot-pourri. C'est un assortiment classique de cafétéria. Vous voyez.

Je crois qu'il souhaite instaurer un dialogue avec ces grands ouvrages. Une sorte de dialectique informelle avec ces alternatives, qui inciterait à se poser des questions fondamentales, même en cas de désaccord sur les conclusions. L'objectif serait de revenir aux principes de base.

Vous savez, je vois un lien étroit entre l'enseignement des arts libéraux chrétiens et cela. Cet enseignement nous invite à la dialectique, au dialogue avec les grands esprits et les grandes idées du passé et du présent, tout en les examinant à la lumière de la foi chrétienne et en cherchant à en comprendre les liens. Par ailleurs, il

existe un autre type d'enseignement, beaucoup plus axé sur la rhétorique, qui enseigne les ficelles du métier pour réussir dans la vocation choisie.

Vous voyez, c'est plutôt le genre de discours des rhéteurs . Bon. Quelques autres points pour compléter ce tableau de son épistémologie.

Nous y reviendrons plus tard . Mes propos pourraient vous laisser croire que Platon conçoit la quête du savoir et la pratique de la dialectique comme un exercice intellectuel détaché, froid et purement objectif. Il n'en est rien.

Il n'en est rien. Platon parle beaucoup d'amour du bien. Et bien sûr, sur le plan intellectuel, d'amour de la vérité.

La question est de savoir quelles sont les dynamiques psychologiques qui amènent une personne à se concentrer sur les principes fondamentaux plutôt que sur les détails fascinants et excitants qui nous absorbent pendant la majeure partie de notre vie. Vous voyez. Et dans ce symposium, vous trouverez donc, par exemple, tout un dialogue consacré à la question : qu'est-ce que l'amour ? C'est intéressant.

Qu'est-ce que l'amour ? Le mot qu'il emploie est « éros », le désir. De nos jours, le mot « éros » et ses dérivés « érotique » se réfèrent plus précisément à la sexualité.

Mais il n'en allait pas de même chez les Grecs. Éros désignait simplement l'amour qui désire, qui aspire. Et lorsqu'il parle d'un éros pour le bien, il s'agit de l'amour de ce qui est bon.

Le désir de connaître le bien . L'amour de la vérité. Le désir de connaître le vrai.

Vous voyez. L'amour de la sagesse. L'amour de la beauté.

Vous lirez le Phèdre la semaine prochaine. Un autre de ses dialogues. Et vous constaterez que le thème de la dialectique contre la rhétorique apparaît dans la seconde partie du Phèdre.

Avec force. Qu'est-ce qui distingue une bonne rhétorique d'une mauvaise ? C'est une rhétorique guidée par une connaissance acquise par la dialectique. Voyez-vous ?

Mais comment inciter les gens à rechercher cela ? Voyez-vous, à rechercher le bien. Il faut aimer le bien.

L'amour du beau. Et cela soulève la question de savoir comment inciter les gens à aimer. Voyez-vous, il s'agit en quelque sorte d'un cercle vicieux.

Si seulement tu pouvais saisir la vision du bien, du beau, dans son idéal, en principe, la saisir par l'esprit, tu l'aimerais. Oui, mais comment la saisir si je ne l'aime pas ? Tu comprends le cercle vicieux ? Il faut de l'amour pour voir avec les yeux de l'esprit. Mais comment aimer ce que je ne vois pas ? À moins d'une soif insatiable.

Un désir, un éros, en ce sens. Dans La République, Platon avance, je crois, deux idées qu'il développe à plusieurs reprises. La première est que la cité-État a pour tâche d'organiser la société de manière à encourager cette quête du bien.

Il conçoit donc le rôle du gouvernement comme celui de perfectionner l'âme, d'aimer le juste, le bien et le vrai. En second lieu, il imagine un système éducatif qui conduira progressivement les individus à travers un processus de développement.

Ainsi, des activités comme l'exercice physique et la musique, qui sollicitent toutes deux le corps et les sens, cultivent le goût de l'ordre rationnel plutôt que celui des expériences sensorielles particulières. Oui. L'exercice physique ? Oui, je le crois.

Ah, il prend l'exemple de l'entraînement militaire. Eh bien, je ne sais pas à quoi ressemblait l'entraînement militaire à l'époque grecque. Je sais ce que c'était, pour l'avoir vécu pendant la Seconde Guerre mondiale.

La parade militaire a donné l'impression que tout le contingent agissait comme lors d'une chorégraphie. Oui. Ah oui, je me souviens de Cliff Schimels, qui a entraîné l'équipe de football pendant un certain temps.

Il nous a montré un jour une vidéo des joueurs entrant et sortant du terrain lors d'un entraînement, et il la passait en boucle, d'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière, et ça ressemblait à une chorégraphie. Magnifique, magnifique, magnifique. Vous voyez.

Et la musique, oui, on essaie de saisir, en l'écoutant, l'ordre et la structure d'ensemble. Du moins, selon Platon, s'il s'agit du bon genre de musique. Pas du genre dionysiaque.

Vous voyez. Ce sont donc les premières étapes de l'éducation : cultiver la capacité de l'esprit à aimer et à connaître le modèle et l'ordre idéaux.

Vous voyez. Et puis, on passe à autre chose, jusqu'à étudier des œuvres littéraires de tous genres, soigneusement sélectionnées, non pour susciter des passions, mais pour cultiver l'amour du bien. Vous voyez.

Et la discipline des mathématiques, qui est la meilleure préparation à la dialectique. Oui, j'en suis toujours convaincu. Les étudiants en mathématiques qui se tournent

vers la philosophie ont généralement un raisonnement logique bien plus aiguisé que la plupart des gens.

Je crois donc que la question est la même que celle de savoir comment faire aimer les mathématiques aux gens ? Comment leur faire aimer l'ordre. Un ordre intelligible, quel que soit le domaine.

On prend plaisir à le faire. Et on progresse petit à petit vers des niveaux de plus en plus élevés . Voilà, je crois, ce qui est essentiel pour bien comprendre ce dont il parle dans cette intervention.